

LA MORT LENTE ET DOULOUREUSE

IL ÉTAIT DÉJÀ TROIS HEURES DU MATIN lorsqu'elle a traversé le pont d'Achill. Là, enfin, se dressait le village : la coopérative de pêche, la quincaillerie et l'épicerie, la chapelle en pierre rougeâtre, chacune des constructions fermée et silencieuse sous la lueur des lampadaires. Elle a continué son trajet sur une bande de route sombre où, de chaque côté, les grandes haies de rhododendrons revenus à l'état sauvage avaient fané. Elle n'a pas vu un seul être humain, une seule fenêtre allumée, juste quelques moutons à pattes noires endormis et, plus tard, un renard immobile, craintif, dans la lumière des phares. La route est devenue raide, puis, au détour d'un virage, s'est élargie, déserte. La femme devinait l'océan, les tourbières ; espace immense, découvert. Dugort n'était pas clairement indiqué, mais elle s'est sentie confiante en prenant vers le nord la route inhabitée qui conduisait à la maison Böll.

Deux fois au cours du trajet, elle s'était garée sur la bande d'arrêt d'urgence, avait fermé les yeux et fait un somme, mais à présent, sur l'île, elle se sentait bien éveillée et totalement vivante. Même la portion de route ténébreuse qui dévalait vers la plage lui semblait pleine de vie. Elle percevait la haute présence protectrice de la montagne, les collines dénudées et, loin en contrebas, au bout de la route, le fracas net, agréable, de l'Atlantique sur le rivage.

Le gardien lui avait expliqué où trouver la clé, et d'une main impatiente elle a fouillé derrière la bouteille de gaz. C'était un trousseau, mais la première clé qu'elle a choisie a tourné dans la serrure. À l'intérieur, la maison était rénovée : la cuisine et le salon constituaient maintenant une seule longue pièce. La même cheminée blanchie à la chaux occupait une extrémité, mais un évier et des meubles de rangement neufs étaient installés à l'autre. Entre, il y avait un canapé, une table en pin et des sièges durs assortis. Elle a tiré de l'eau au robinet et mis chauffer la bouilloire pour le thé, fait un petit feu avec de la tourbe du panier, préparé un lit provisoire sur le canapé. Tout contre les vitres, une haie de fuchsias tremblait avec éclat dans l'aube naissante. Elle s'est déshabillée, couchée, a pris son livre et lu le premier paragraphe d'une nouvelle de

Tchekhov. C'était un excellent paragraphe, mais, lorsqu'elle est arrivée à la fin, elle a senti ses yeux se fermer, et elle a sereinement éteint la lampe, sachant qu'elle aurait le lendemain pour travailler, lire et se promener sur les routes, jusqu'au rivage.

Lorsqu'elle s'est réveillée, elle a senti la toute fin d'un rêve – une impression comme de la soie – s'évanouir ; elle avait dormi longtemps et très bien. Elle a mis chauffer la bouilloire et sorti ses affaires de la voiture. Elle en avait peu apporté : des livres et des vêtements, une petite caisse de provisions. Il y avait des cahiers et des bouts de papier portant des notes à moitié illisibles. Le ciel était nuageux mais prometteur, zébré de bleu. Là-bas dans l'océan, un ruban d'eau a formé une crête transparente et s'est brisé sur la plage. La femme se sentait désireuse de lire et de travailler. Capable de rester des jours à lire et à travailler, sans voir personne. Elle réfléchissait à son travail, à la manière exacte dont elle allait commencer, lorsque le téléphone de la maison a sonné. Il a sonné plusieurs fois avant de s'arrêter, puis il a recommencé. Elle a décroché le combiné moins pour répondre que pour interrompre la sonnerie.

« Allô ? » a dit un homme avec un accent. C'est... » Un nom étranger a suivi.

« Oui ?

– Le directeur m’a dit que vous êtes en résidence. Je suis professeur de littérature allemande.

– Oh, a-t-elle dit.

– Puis-je visiter la maison ? Il m’a dit que vous me feriez peut-être visiter.

– Écoutez, a-t-elle dit, je ne...

– Oh, vous êtes en train de travailler ?

– De travailler ? a-t-elle dit. Je suis en plein travail, oui.

– Oui ? a-t-il répété.

– Je viens d’arriver, a-t-elle précisé.

– J’ai parlé au directeur et il m’a dit que vous me feriez visiter. Je suis devant la maison Böll en ce moment. »

Elle s’est tournée vers la fenêtre et a pris une pomme verte dans la caisse.

« Je ne suis pas habillée, a-t-elle dit. Et je travaille.

– C’est une intrusion », a-t-il répliqué.

Elle a regardé dans l’évier : le métal renvoyait la lumière. « Vous pourriez venir un autre jour ? a-t-elle demandé. Samedi, par exemple ?

– Samedi, a-t-il répondu, je serai parti. Il faut que je m’absente, mais je me trouve devant la maison Böll en ce moment. »

Elle se tenait là en chemise de nuit, la pomme dans la main, et elle pensait à cet homme qui se trouvait dehors. « Vous êtes disponible ce soir ?

– Oui, a-t-il répondu. Ce soir vous arrangerait ?

– Si vous venez à huit heures, je serai là.

– Alors je dois revenir ?

– Oui, a-t-elle confirmé. Vous devez revenir. »

Lorsqu’elle l’eut reposé, elle a regardé le combiné et s’est demandé pourquoi elle l’avait décroché et pourquoi on avait communiqué le numéro. Elle a été mécontente, un instant, du fait qu’il existait un numéro. Ce qui avait débuté comme une belle journée restait une belle journée, mais avait changé : maintenant qu’elle avait fixé une heure, sa journée devait d’une certaine façon avancer en direction de la visite de l’Allemand. Elle est allée dans la salle de bains, s’est brossé les dents et a pensé à lui, qui se trouvait là dehors. Elle pouvait enfiler une autre tenue en vitesse, le faire entrer, et elle aurait, de nouveau, la journée pour elle. Elle a préféré s’asseoir près du foyer, tisonner les cendres dans l’âtre et contempler un grand vase en verre sur la tablette. Elle allait descendre jusqu’au rivage, cueillir des fuchsias dans les haies et remplir le vase avec les fleurs rouges, pendantes, avant que l’Allemand arrive. Elle allait prendre un long bain. Elle a